

## QUAND L'AMANT C'EST L'ORDI...

**Maggy Siméon, Camille Labaki**

**Médecine & Hygiène** | « **Thérapie Familiale** »

2008/1 Vol. 29 | pages 61 à 85

ISSN 0250-4952

Article disponible en ligne à l'adresse :

---

<http://www.cairn.info/revue-therapie-familiale-2008-1-page-61.htm>

---

!Pour citer cet article :

---

Maggy Siméon, Camille Labaki, « Quand l'amant c'est l'ordi... », *Thérapie Familiale* 2008/1 (Vol. 29), p. 61-85.

DOI 10.3917/tf.081.0061

---

Distribution électronique Cairn.info pour Médecine & Hygiène.

© Médecine & Hygiène. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

## QUAND L'AMANT C'EST L'ORDI...

Maggy SIMÉON<sup>1</sup> et Camille LABAKI<sup>2</sup>

**Résumé :** *Quand l'amant c'est l'ordi...* – Quand ce sont les touches du clavier qu'elle caresse, quand c'est devant l'écran qu'il est aux anges, quand c'est avec l'ordi. que l'un ou l'autre du couple passe ses nuits... Depuis quelques années, la clinique du couple est traversée par de nouvelles formes d'assuétudes, d'infidélités qualifiées de virtuelles et de réseaux dits parallèles. Les auteurs s'interrogent sur les similitudes et les différences, dans nos approches thérapeutiques, de ce nouveau type d'infidélité.

**Summary :** *When the lover is the computer.* – When they are the keys of the keyboard which he/she cherishes, when ecstatic in front of the screen, when it is with the computer that one or the other of the couple is spending his/her nights... Since a few years, the couple's clinic is infiltrated by new forms of dependence, infidelity described as virtual, and networks known as parallel. The authors wonder about the similarities and the differences, in our therapeutic approaches, between this new type of infidelity.

**Resumen :** *Cuando el amante es el ordenador.* – Cuando son las teclas del teclado que acaricia, cuando es delante de la pantalla que está a los ángeles, cuando es con el ordenador que uno u otro del par pasa sus noches... desde hace algunos años, la clínica del par es cruzada por nuevas formas de dependencias, de infidelidades calificadas de virtuales y de redes dichas paralelas. Los autores se preguntan sobre las semejanzas y las diferencias, en nuestros enfoques terapéuticos, de este nuevo tipo de infidelidad.

**Mots-clés :** Cyberdépendance – Infidélités – Couple-thérapie.

**Keywords :** Cyberdependence – Infidelity – Couple-therapy.

**Palabras claves :** Cyberdependencia – Infidelidad – Pareja-terapia.

### Introduction

Nous appartenons au même groupe de formation, le CEFORES. Nous partageons les mêmes intérêts pour les histoires de couple, pour leurs passions, leurs souffrances, leur danse à deux, pour ces couples qui nous surprennent et nous invitent à mobiliser notre créativité pour les rencontrer dans leur parcours à chaque fois singulier.

<sup>1</sup> Psychologue, psychothérapeute systémicienne, formatrice associée au CEFORES et en Médiation familiale, UCL.

<sup>2</sup> Psychologue, psychothérapeute systémicienne, formatrice au CEFORES, UCL.

Le thème des journées ne pouvait que rejoindre notre curiosité clinique portant sur les nouvelles formes de dépendances informatiques, nouvelles formes d'assuétudes qui ne sont pas sans influencer l'intime relationnel et l'intimité sexuelle (11).

C'est généralement par les phénomènes pathologiques que les thérapeutes appréhendent les problématiques nouvelles. Mais, en tant que cliniciens, avant toute ponctuation pathologique, nous nous devons de nous familiariser avec cette expérience de la toile et avec les formes de créativités potentielles introduites par elle.

L'Internet est entré dans les foyers, est venu à la rencontre des partenaires du couple et, pour ce qui nous intéresse aujourd'hui, est parfois devenu cohabitant de « la maison-couple ».

Il y a introduit de nouvelles formes de convivialité et de socialisation. Il est devenu une fenêtre sur le monde, une liberté accrue de mise en réseau virtuel, tremplin vers de nouvelles expériences médiatisées, voire vers de jouissives rencontres amoureuses qu'il suscite.

Il est devenu aussi pour certains, la TOILE, lieu de tous les possibles fantasmatiques, lieu de rencontre, espace de jeu, de représentation et d'expérimentation.

Il est certain que le groupe thérapeutique psychodramatique des années 1970 offrait déjà par le jeu dramatique cet espace révélateur des enjeux relationnels, espace créateur de nouveaux possibles. Mais, pour le protagoniste, l'interaction avec les autres au sein même du jeu et le retour au groupe ramenaient à la réalité de la relation confrontante.

En revanche, la TOILE peut rester un monde de l'illusion où les personnages rencontrent la puissance, le pouvoir, la jouissance immédiate sans échec ni faiblesse.

Elle peut devenir ce lieu où les internautes s'aveuglent et se noient dans l'image et le virtuel protecteur, au détriment des relations affectives et des investissements sociaux.

Elle peut devenir le centre de l'existence, l'échappatoire aux questions existentielles et aux limites des rencontres humaines.

Dans ce cas, l'internaute s'inscrit dans un processus qui prend la forme pathologique de l'addiction, l'Internet-ouverture, suivi de l'Internet-habitude devenue progressivement l'Internet-addiction.

Nous ne sommes pas spécialistes des cyberdépendances !

Mais la clinique du couple nous a effectivement sensibilisées à la place prise par l'Internet– tiers virtuel, tiers amant – et aux nouvelles formes d'infidélités conjugales et de dépendances introduites par le *chat*, les sites de jeux, sites de rencontre, sexuels voire pornographiques.

Notre projet est de vous présenter l'état de notre réflexion, à partir de notre clinique du couple, clinique colorée et influencée par ce que nous apprenons de la fréquentation des sites.

Une première partie s'attachera à en souligner ce qui est pareil dans notre clinique ; une deuxième partie à en relever les différences, surtout dans l'instauration du processus thérapeutique.

## Première partie... en quoi « c'est la même chose »<sup>3</sup>

Nous avons donc décidé délibérément de prendre l'une la position « ce n'est pas la même chose » et l'autre la position « c'est la même chose » mais, bien entendu, dans notre clinique, c'est dans l'entre-deux – parfois plus d'un côté, parfois plus de l'autre – que nous nous situons, compte tenu de la singularité de chacune des histoires.

En voici une, pour commencer, que Kundera raconte (4) :

*« (...) Il y avait quelque chose, dans le jeu de la jeune fille, qui commençait à l'irriter (...)*

*(...) ce n'était pas l'âme d'une autre, surgie on ne sait d'où, qui s'était insinuée sous sa peau ; celle qu'elle incarnait ainsi, c'était elle-même ; ou au moins la part de son être qu'elle tenait habituellement cachée sous les verrous mais que le prétexte du jeu avait fait sortir de sa cage (...)*

*(...) le jeu la fascinait ; il lui procurait des sensations toutes nouvelles (...)*

*(...) devenue l'auto-stoppeuse, elle pouvait tout ; tout lui était permis ; tout dire, tout faire, tout éprouver (...)*

*(...) Ce qui se produisait maintenant, c'était ce qu'elle avait toujours redouté plus que tout au monde, ce qu'elle avait toujours anxieusement évité : l'amour sans sentiment et sans amour. (...) A peine, dans un recoin de son esprit, éprouvait-elle une sorte d'effroi, à la pensée qu'elle n'avait jamais éprouvé un tel plaisir et autant de plaisir que cette fois-ci – au-delà de cette frontière. »*

### Les couples

« Quand l'amant, c'est l'ordi »...

Qui dit « amant » dit « couple ». Nous allons donc parler des couples.

Mais comment parler des couples – et non du couple ? Et pour dire *surtout* quoi ? Dire peut-être d'emblée que ce que je sais – avec certitude – c'est que je ne sais pas ce qu'est un couple. Ceci n'est pas une boutade et je vais réellement, avec chaque couple que je reçois, à la recherche de leurs définitions (6). Au pluriel. Il arrive d'ailleurs, bien souvent, que nous les découvrons ensemble.

C'est bien l'ignorance, en effet, qui permet que l'espace de travail des couples que l'on reçoit soit un réel espace de liberté et de créativité. Elle est, me semble-t-il, une nécessité.

Et la curiosité est, ici, un devoir.

« Quand l'amant, c'est l'ordi »...

Nous allons donc parler des portables avec lesquels, l'un ou l'autre du couple passe ses nuits et qui prennent tant de place. Nous allons donc parler de ce nouveau type d'amant présent dans nos espaces de travail et devenu – assez souvent pour nous donner l'envie d'en parler ici – « le troisième » dans notre pratique clinique de psychothérapeutes de couples.

Mais d'abord une blague.

Un groupe d'Anglais discutent entre eux du genre du mot « ordinateur ». Les femmes prétendent qu'il est du masculin parce qu'il est rempli d'infos inutiles, que lorsqu'on

<sup>3</sup> Camille Labaki.

en choisit un... deux mois plus tard, il y en a un meilleur sur le marché, et qu'il faut les « allumer » pour qu'ils marchent ; les hommes du groupe assurent que c'est un mot féminin car personne ne sait vraiment comment ça marche, que quand on en choisit un, on finit par dépenser une fortune en accessoires et que lorsqu'on fait une gaffe, elle s'inscrit dans le disque dur... et vous pète dans la gueule – parfois longtemps après – quand on s'y attend le moins !

## Les jeux virtuels

Un jeu virtuel, c'est d'abord un jeu ! Mais qu'est-ce qu'un « jeu » ?

*Le Petit Robert*, bien sûr.

Première définition : « Activité physique ou mentale purement gratuite, qui n'a, dans la conscience de la personne qui s'y livre, d'autre but que le plaisir qu'elle procure. »

Deuxième définition : « Activité organisée par un système de règles définissant un succès et un échec, un gain et une perte. »

Quant aux jeux virtuels, la première fois qu'un ami m'en parla, je n'y connaissais rien. Ce que je savais, c'était qu'il avait eu un accident cérébral et c'est lors de sa longue convalescence qu'il commença à y jouer. C'est avec lui que j'ai appris que le personnage que l'on se crée pour jouer s'appelle un « avatar ». Pour moi, avatars, c'était un pluriel et c'était lié à des malheurs, à des mésaventures. J'ai mis du temps à intégrer l'autre sens du mot.

Un avatar, nous dit *Le Petit Robert*, c'est, dans la religion hindoue, chacune des incarnations du dieu Vishnou et, au figuré, c'est une métamorphose, une transformation.

« *Armés de bâtons, nous pourchassons des dragons pour faire quelque chose de nos frustrations, de nos incomplétudes* » écrit le psychanalyste Michael Stora (16, p. 9). En effet, l'avatar de cet ami très amoindri physiquement suite à sa maladie, était une danseuse !

Son estime de soi trouvait comme une réparation dans cette identification.

Chaque joueur peut se créer plusieurs avatars avant d'en choisir un... ou deux. Et il est, bien sûr, toujours utile en thérapie de questionner les avatars choisis.

L'amalgame est vite et souvent fait entre images télévisuelles et jeux sur internet. « Il passe sa journée devant l'écran » ne dit, en effet, pas le même type de journées. Devant la télé, le téléspectateur consomme passivement. Devant son jeu, le joueur est actif ; il a un pouvoir sur ce qui se passe sur l'écran. Il est acteur et non spectateur de la scène qu'il regarde.

Et quand bien même on a précisé qu'il s'agissait de l'écran de son ordi, on n'a toujours pas dit grand-chose du joueur, si l'on ignore le jeu auquel il joue. Il existe, bien sûr, différents types de jeux. Et différents types de joueurs. Et tout comme au cinéma ou dans les librairies, le meilleur et le pire se côtoient.

Les idées reçues les plus couramment véhiculées sur les jeux virtuels parlent de phrases – tirées telles quelles d'une émission grand public retransmise, il y a peu, sur une chaîne belge : « un univers impitoyable », « surenchère de violence », « débauche de bruits et de fureurs » – et la question que tous se posent – et qui était le titre de

cette émission ! – est la suivante : « Les jeux vidéos forment-ils des meurtriers ? ». Pas vraiment de quoi calmer les esprits et pousser à penser. Mais de quoi, en tout cas, augmenter l'audimat !

Une poignée de psys – qui ne se comptent peut-être pas sur les doigts de deux mains ! – lutte à contre-courant en insistant sur le fait que la violence se situe bien plus dans la solitude des enfants joueurs – Stora parle de « nurse digitale » – et que notre vigilance doit porter, plus que sur la violence, sur le contenu idéologique de certains de ces jeux où il y a d'un côté les bons Américains et de l'autre les mauvais qui sont musulmans bien sûr, mais aussi hispaniques ou chinois, comme le dit le pédopsychiatre Marc Valleur.

Serge Tisseron (17, p. 12) raconte l'histoire d'une mère qui s'inquiétait « Mon fils a encore passé son week-end la mitraillette à la main » ; son fils avait passé son dimanche à jouer à « *Medal of Honour* »<sup>4</sup>. L'enfant dit alors à Tisseron : « Docteur, faites quelque chose pour ma mère, elle ne comprend pas que c'est un jeu ». Tisseron écrit : « Ce garçon avait raison ! ».

*Medal of Honour* est un *game play* ou *first person shoot*<sup>5</sup>. C'est donc un jeu qui se joue seul ; le joueur saute, marche, court... Il s'agit de jeux *off line* ; le joueur n'est donc pas connecté. Mais il est totalement immergé – son, images – dans les décors où il évolue.

C'est également le cas des Sims, le jeu le plus vendu au monde. C'est un jeu de simulation de vie où l'on se crée un personnage – au hasard : grande blonde avec des jambes à la Françoise Hardy et championne de saut en parachute, par exemple ! –, on choisit un métier, on s'invente une famille, etc. et on les fait évoluer tout au long de leur vie.

C'est un jeu auquel, écrit Michael Stora (16, p. 169), on reproche sa banalité, ajoutant : « Je m'inscris en faux face à ce rejet hypocrite de la banalité. Boire, manger, dormir, c'est banal aussi. Et c'est pourtant dans notre manière de le faire que les enjeux relationnels se découvrent. Pourquoi reprocher aux Sim's leur banalité alors que ce jeu plaît à tant de gens et qu'il favorise (...) des prises de conscience bénéfiques ? » Fin de citation.

Dans cette même série, je ne résiste pas à l'envie de juste citer « Singles » qui semble bien « hot » comme on dit. Les concepteurs du jeu annoncent qu'il s'agit de « la première simulation amoureuse sans tabous ! » et nous proposent – à nous, les filles, car il y a un jeu pour les filles et un jeu pour les garçons – de mettre en avant nos meilleurs atouts afin que Mike tombe éperdument amoureux de nous ! Lorsque c'est chose faite et que nous emménageons « en colocation dans le très bel appartement de Mike, c'est le bon plan, nous disent-ils, mais il va falloir désormais s'entendre sur tout, notamment la façon de vivre ensemble » nous proposant, pour cela d'ajouter « un peu de notre folie et de notre sensualité » et « d'oser des situations de plus en plus coquines ». Singles propose également des kits pour relations homosexuelles.

<sup>4</sup> (*Medal of honor* est le nom de la plus haute distinction militaire aux Etats-Unis ; il s'agit d'un jeu se déroulant pendant la Seconde Guerre mondiale qui place le joueur dans le rôle d'un soldat allié.

<sup>5</sup> Moi qui me refuse à écrire le moindre mot en anglais dans un texte en français, l'anglais étant ici la langue véhiculaire, j'ai bien dû faillir à mes principes.

Un autre type de jeux se joue à plusieurs : ce sont les MMORPG (*Massive multi-player online role playing game* ou « jeux de rôle en ligne massivement multijoueurs »). Il s'agit de jeux de rôle dans lesquels les personnages progressent ensemble dans ce que l'on appelle des « mondes persistants ». Cela signifie que le jeu continue... pendant que le joueur dort (même s'il ne peut rien arriver à son personnage, si j'ai tout bien compris) et où il est également possible de *chatter* avec des inconnus. En un second temps, les joueurs peuvent décider de « sortir » de leur avatar et de dire qui ils sont, en réalité. Un ami me disait que le *chat* permet, à la fois, d'éviter le délit de sale gueule et de communiquer avec des personnes à qui l'on n'aurait jamais parlé dans la vie « réelle ». Je reviendrai sur le *chat* dans un instant.

Concernant les jeux multijoueurs, *World of Warcraft* est probablement le plus connu d'entre eux ; il compte 8 millions de joueurs (deux fois la population du Liban !). Une minorité de personnages sont gérés par le programme lui-même, le reste (quelqu'un m'a dit 90% mais je n'ai pas vérifié) est composé de simples joueurs. Il s'agit donc là d'un gigantesque terrain de rencontres, par avatars interposés. *World of Warcraft* (en français : le monde du savoir-faire stratégique de la guerre) se déroule dans un univers fantastique semblable à celui du *Seigneur des Anneaux*.

Lorsqu'on parle de cyberaddiction, elle concerne plus particulièrement ces MMORPG, car l'univers sans fin de ces jeux peut, peut-être plus que les autres, mener à l'addiction. La définition sur laquelle on s'accorde aujourd'hui de l'addiction, c'est lorsqu'il y a rupture du lien social. Parenthèse : parfois c'est la dépendance au couple qui entraîne rupture du lien social. On parle, en effet, de dépendance lorsque la personne ne peut se passer de quelque chose et que ce « quelque chose » passe avant tout autre chose. On peut penser que ce qui peut-être préserve de la dépendance... réside dans un pluriel. Peut-on encore parler de dépendance lorsqu'il y en a plusieurs ?

Les jeux entraînent-ils une addiction aux jeux ? Et peut-on dire – pirouette – que le couple entraîne une addiction au couple ?

Le jeu peut mettre à jour des conduites addictives latentes. Le couple aussi, peut-être... Mais il peut également avoir, à un moment, de l'histoire d'un couple, une fonction pour le « personnage » couple. Tout comme un amant ou une maîtresse.

Il arrive que seule l'évocation de l'amant ait une fonction utile. Comme dans le roman d'Alberto Moravia, *L'amour conjugal*, dont on se dit, à le lire, que tout est bien dans les livres, je veux dire dans ceux des écrivains.

Moravia écrit : « Léda savait que lorsqu'elle *racontait l'une de ses (anciennes) aventures* à son mari, *le léger malaise habituel qu'éveillaient chez lui ces évocations lui faisaient l'effet agréable d'un cordial revigorant quand on défaille*, que ces évocations étaient, pour lui, comme *un de ces poisons qui, à petites doses, redonnent de la vie au patient*. » (10, p. 133 et 134)

Le jeu peut aussi, bien entendu, avoir une fonction au niveau individuel : permettre l'expression de l'agressivité, trouver des cadres et des règles absents dans la réalité, restaurer l'estime de soi, avoir accès à des mécanismes inconscients (le Monopoly permettait aussi cela...), etc.

Et enfin, concernant la mort dont, dans nos sociétés occidentales, on ne parle plus – la mort dont on voudrait qu'elle ne soit plus qu'une échéance lointaine venant soulager de la déchéance, la mort qu'on évacue rapidement sans plus de rituels ni de temps de deuil pris (ou seulement trois jours avec certificat de décès à remettre au plus vite à son employeur), la mort où l'on va de plus en plus seul enterrer les siens... – la mort, dans les jeux MMORPG, n'existe pas. Ce n'est pas tout à fait vrai... nos avatars peuvent mourir mais ils ressuscitent aussitôt.

Lorsque j'ai annoncé, il y a longtemps, à mon fils la mort de son grand-père paternel, sa première phrase fut : « Je suis Goldorak ». Si cela se passait aujourd'hui entre une mère et son petit garçon, il irait probablement se réfugier dans l'un de ces jeux où l'on sauve de la mort ceux que l'on aime et où l'on ne meurt pas.

## **Le chat<sup>6</sup>**

Hommes et femmes y sont là probablement à égalité. Ici aussi, on joue à être un autre. Mais le danger réside dans le fait qu'on ne sait pas non plus qui est l'autre avec lequel on *chatte* !

Cela me fait penser à ce que ma mère me racontait des bals masqués de sa jeunesse, où nul ne pouvait être reconnu. Elle m'a montré une photo où elle était déguisée en gâteau (y a-t-il un psychanalyste dans la salle ?!) – et elle seule évidemment savait que c'était d'elle qu'il s'agissait ! Les bals masqués, on le sait bien, relie les projections des uns et des autres... dans la jeunesse de ma mère, sous les lambris des demeures libanaises et... aujourd'hui, dans le cyberspace.

Le *chat* permet donc, lui aussi, de n'être pas reconnu. Il permet même parfois de ne pas se reconnaître. On peut y jouer ce que l'on ne s'autorise pas dans la vraie vie ou ce qui nous fait peur. Bien sûr, étant donné qu'on peut aujourd'hui y ajouter le son... l'elfe peut avoir la voix d'un homme de cinquante ans !

Le *chat* est sans doute LE (majuscule) lieu des infidélités virtuelles les plus courantes, et tout un chacun peut s'y exercer à loisir.

Peu d'époux, que je sache, rentrent au lit en disant « je chattais » et ce n'est pas la première chose que l'on répond à la question des « hobbies » car l'érotisme, ici, se glisse délicatement.

De plus, le succès du *chat* réside sans doute à ce qu'il permet de dévoilement prudent et d'intimité. Comme le disait à Stora (16, pp. 105-106) l'un de ses jeunes patients : « Quand on est en groupe, on ne peut pas tout se dire, on ne peut pas s'isoler pour parler de manière plus intime. »

« Le *chat*, écrit Stora, pallie beaucoup de frustrations et représente un outil de toute-puissance face au sentiment d'incomplétude. » Selon lui, il peut servir à soigner les blessures narcissiques considérables que notre société a créées.

## **L'amant**

Jouer, chatter, naviguer sur Internet, c'est très majoritairement seul, dans sa chambre, dans son bureau ou dans un coin aménagé dans la cave que l'un ou l'autre

---

<sup>6</sup> Depuis cet atelier, j'ai découvert un fort joli mot, en français : « clavarder ».

du couple s'adonne à ces nouveaux plaisirs virtuels, à ces virtuelles infidélités. Sans cri et sans hurlement. Juste une porte fermée. Juste un n'être pas là... quand on y est.

Pour l'autre du couple, cela peut être vécu comme une violence. Une subtile violence.

Je pense à une scène du magnifique opéra de Stravinsky, *The Rake's Progress* : le couple Tom et Baba sont au bord d'une piscine et Baba bavarde sans arrêt – elle tchatte, comme on dit aujourd'hui. Tom, lui, lit son journal. A un moment, elle lui dit « *Chéri, qu'as-tu ? Pourquoi ne parles-tu pas ? Qu'est-ce qui ne va pas ?* » et Tom lui répond : « *Rien* ». Baba lui dit alors, a capella : « *Parle-moi* » et Tom répond : « *Pourquoi ?* ». Rien de violent a priori. Mais seulement a priori. Le compositeur le sait bien car la musique, peu après, explose. « Rien de violent a priori », c'est ainsi qu'il en est de toutes les violences subtiles.

Puisque *subtil*, c'est – par définition – le contraire de *certain*, c'est le contraire d'*évident*.

Mais le journal, on le lit au salon ; il traîne là, sur une table et l'autre du couple peut le lire après. Le portable, c'est chacun le sien. Ou c'est au moins un mot de passe pour accéder, chacun, à son territoire. De plus, aujourd'hui, une nouvelle fonction est apparue dans la navigation Internet : « Effacer l'historique ». Chacun peut donc, après y avoir passé la soirée, « effacer » ce qu'il y a fait.

C'est la raison, ce sont les raisons pour lesquelles, l'ordi, c'est parfois l'amant. Car chacun des partenaires le sait bien, il sert à combler les lacunes de la vie de couple, il permet pour certains de rester là – là, dans le couple – tout en s'en évadant.

En me baladant sur les forums concernant les jeux, j'y ai lu qu'un divorce sur vingt aux Etats-Unis, en 2006, est dû à une relation extraconjugale virtuelle dont la moitié est liée aux jeux multi-joueurs tels que *World of Warcraft* dont je parlais tout à l'heure, *Second Life* ou *Lineage*. J'y ai lu également qu'un contrat de mariage peut être rompu si ces jeux empêchent l'un des époux de remplir son devoir conjugal.

*Lineage* est le premier des jeux MMORPG ; créé en 1998, il se déroule dans un monde médiéval et fantastique de monstres à combattre et de quêtes à accomplir.

*Second Life* est plus une simulation de vie qu'un jeu ; c'est une sorte de *chat* immense entre joueurs qui vivent une « seconde vie », une double vie donc – comme l'on dit de ceux qui vivent plus d'une relation « amoureuse »... ou plus d'une identité, telles les belles-de-jour.

### Quatre notions illustrées<sup>7</sup>

Pour illustrer ce que je fais de pareil, dans ma clinique, que l'amant soit réel ou virtuel, j'ai choisi de vous parler de couples que vous connaissez tous afin de rappeler quelques notions pour moi indispensables en psychothérapie de couples. Ces notions permettent de ne pas « se fixer » sur le « symptôme », qu'il s'agisse d'une panne de

<sup>7</sup> Les paragraphes concernant *Scènes de la vie conjugale* et *Le drame de Vilnius* ont également été publiés dans les actes du colloque « Aggressivité et violence au sein du couple », LLN mai 2007.

désir, de violence, d'infertilité ou d'autres choses... ou qu'il s'agisse d'amants et de maîtresses. Dans mon travail avec les couples où « l'amant, c'est l'ordi. », c'est avec ces mêmes notions que je travaille.

Ces notions sont celles de « danse à deux », de « contexte », de « fonction » et de « sacs à dos individuels ».

### ***Marianne et Johann et la danse à deux***

La cinquième des *Scènes de la vie conjugale* de Bergman illustre brillamment la danse à deux de Marianne et Johann lors d'une soirée alcoolisée où ils se retrouvent pour signer les papiers de leur divorce. C'est un pas en avant et un pas en arrière : signer ou ne pas signer, divorcer ou pas, baiser ou pas, aller dîner et puis ne plus aller dîner... et leurs mimiques et leur dialogue sont tour à tour caresses ou flèches acérées. « Nous sommes des analphabètes de l'affectif » dit, à un moment, Johann. Oui, peut-être. Mais ils sont spécialistes en subtiles violences savamment assénées. Et l'on sent bien que cela ne peut qu'encore plus mal finir. Puisqu'en effet, Johann pète un plomb, comme on dit. Et qu'il « devient » violent, comme on dit également, comme on dit trop vite. Car ils l'étaient déjà bien avant. Ils, i.l.s. Et ce tout au long de leur soirée.

Il me semble essentiel, dans notre clinique, d'avoir cette paire de lunettes-là dans la majorité des cas. Il y a, bien sûr, des exceptions et je crois vraiment qu'elles sont minoritaires dans nos consultations. J'informe toujours d'emblée les couples du fait que c'est la mienne – de paire de lunettes – et cela n'a jamais empêché la création du système thérapeutique. C'est pour moi l'unique moyen de faire alliance avec les deux, de faire alliance avec leur couple. Afin de pouvoir toucher les blessures où les subtiles violences viennent cogner. Afin de pouvoir dénouer les nœuds où leur couple est ligoté car comme l'écrit Laing (7, p. 201) : « *Souvent ni le ligoteur ni le ligoté ne savent comment cela se fait (...). L'on est frappé de constater à quel point il est difficile, pour les parties en cause, de voir ce qui se passe. N'oublions pas que le fait de ne pas voir qu'il y a un nœud fait partie du nœud.* »

### ***Bertrand et Marie et le contexte***

Quant au **drame de Vilnius**, comme titraient nos journaux, je n'en dirai que quelques mots tant ce sujet est « délicat ». Là, c'était pour du vrai mais c'était comme à l'opéra. Ils étaient beaux, ils étaient intelligents et, bien qu'ayant perdu les deux, nous avons pris parti – passionnément – pour l'un ou pour l'autre, dans cette histoire où, malgré leur notoriété, nous pouvions nous reconnaître.

A propos de ce drame, le psychanalyste Samuel Lepastier dit, dans une interview au *Nouvel Observateur* (8) : « On passe à l'acte quand on n'arrive plus à penser. » Fin de citation. Et Samuel Lepastier est aussi l'un des seuls qui attirèrent l'attention sur **le contexte** dans lequel se trouvaient, ce jour-là, Bertrand Cantat et Marie Trintignant. On a parlé des bagues de Cantat, de l'alcool, de la drogue, de la passion, des maris et des enfants, des sms échangés avec les ex.

On a parlé de tout, et jamais du contexte. J'aimerais donc simplement ici le rappeler... pour nous rappeler de ne pas oublier de le questionner, ce fameux contexte cher aux systémiciens. Ce jour-là, Nadine Trintignant, la mère de Marie, tournait un

film sur Colette. Le rôle de Colette était tenu par Marie Trintignant. Colette était amoureuse de son beau-fils qui deviendra son amant. Le rôle du beau-fils était tenu par le fils aîné de Marie Trintignant. Et Bertrand Cantat assistait au tournage. Tournage donc où une grand-mère filme sa fille qui joue le rôle d'une femme amoureuse d'un jeune homme dont le rôle est joué par son fils de 17 ans. Est-ce là le nœud de cette triste histoire ? Lepastier dit : « Il y a confusion entre ce qui était joué et les gens qui le jouaient. (...) L'expérience montre que, chaque fois que l'interdit de l'inceste est transgressé, cela a des conséquences incalculables. » Fin de citation.

Lors d'un colloque à LLN début mai, la psychanalyste Marie-Christine Laznik a brillamment « décortiqué » ce nœud à partir d'extraits du livre écrit par Nadine, la mère, après la mort de sa fille. Marie-Christine Laznik écrit : « (...) face au fils devenu adulte, celui-ci peut susciter des émois amoureux chez la femme qui est sa mère en réponse à son propre désir incestueux. (...) Elle – Marie, la mère – aura recours à des stratagèmes inconscients pour le protéger et se protéger par la même occasion. Ceux-ci finiront par entraîner sa mort. Et personne n'y comprendra rien. »

### ***Bianca et Simone et la fonction de l'amant***

L'histoire de Bianca et Simone a pour titre : « Une tragédie florentine ». Elle est écrite par Oscar Wilde, et mise en musique par Alexander von Zemlinsky.

Bianca, Simone et... Guido. D'abord, la femme et l'amant. Puis, *tout à coup, elle tressaille, se lève et se détache de lui. Au même instant, entre Simone, le mari.*

Les premières phrases seront « *Si peu de hâte, femme ! Tu ne voles point au-devant de ton maître ?* »

Voici les places, les habitudes et les injonctions, les contraintes. Voici l'ambiance de ce « vieux couple ». Et les doutes et les questions.

Rapidement, Simone comprend ; nous aussi. La musique est tension, les paroles métaphores, magnifiques comme celles sur le prix d'un manteau de velours que Guido, prince de Florence, achèterait au mari, négociant en vêtements et tissus. Ou encore, celles qui décrivent un damas dont *les roses sont si finement travaillées qu'il y manque seulement le parfum pour égarer les sens*. Les « bulles » comme l'on dit aujourd'hui. Vie nulle sans bulles, qu'un publicitaire inspiré utilisa judicieusement. Ces bulles absentes du couple d'amoureux qu'avaient été jadis Bianca et Simone, pris aujourd'hui lui par son travail, elle par son ennui. Elle l'avait sans doute aimé, car il lui semblait calme et rassurant ; et sécurisant. Ce qui avait fait couple risquait aujourd'hui de le défaire.

Petit à petit – et Simone avant Bianca –, ils prennent conscience de la fonction de l'amant, dans leur histoire. Et lorsque Simone étrangle Guido, le tuant, elle regarde son mari avec *une exaltation croissante (...) comme éblouie par un miracle*. Les derniers mots de l'opéra seront, d'abord elle : « *Pourquoi ne m'as-tu pas dit que tu étais si fort ?* » et lui « *Pourquoi ne m'as-tu pas dit que tu étais si belle ?* » Rideau.

Bianca et Simone s'étaient « installés » dans leur couple et s'y étaient perdus. Un détour, un éloignement, une dis-tension se sont avérés nécessaires pour refaire couple, pour à nouveau s'aimer librement et être en lien. Ils s'étaient engagés une première

fois à vivre ensemble. Et savaient aujourd’hui – aux dépens de Guido – qu’un tel engagement était insuffisant. Et probablement intenable.

Est-il possible, en effet, de s’engager à s’aimer toujours ? Ne valait-il pas mieux s’engager à s’aimer tous les jours, selon la belle formule de Daniel Pennac ?<sup>8</sup> (13)

*La tragédie florentine* n’en est une que par la mort de Guido. Bien heureusement, aujourd’hui, l’on ne tue plus aussi « simplement » les amants. Et il arrive, parfois même, que l’on choisisse d’en « faire quelque chose » chez un psy. Chercher le sens. Mettre des mots sur le désir et sur l’ennui, sur les envies et les dégoûts, sur les sexes et sur les pets. Sur les enfances et les souffrances, les missions et les frustrations. Sur la morale et sur l’éthique. Bref, sur toutes ces choses et les autres dont on a oublié de parler. Et puis, se re-choisir – se ré-élire (selon le verbe de Kundera (5, p. 54) – ou bien se séparer. Avec amour. Avec respect. De soi, de l’autre. Et des autres, car il y en a.

### ***Edith et François<sup>9</sup>... et leurs sacs à dos***

Deux couples, l’un dans la tranche 45-55 et deux enfants adolescents, l’autre dans la tranche 25-35. Ces deux-là viennent de se marier et emménagent dans la maison voisine des deux autres. La jeune et belle mariée, Edith, tombe amoureuse de Jacques, le mari de Carole. Lui aussi tombe en amour. Carole les surprend. François quitte Edith. Jacques et Carole se disputent ; elle se retrouve à l’hôpital. Puis elle rentre à la maison. Entre-temps, Edith a quitté la sienne pour rejoindre François.

L’histoire est banale, somme toute.

La réalisatrice en fait un film tout en nuances et qui ne finit pas...

Car on ne sait pas ce que Carole et Jacques et Edith et François feront de tout cela.

Ils pourraient décider d’aller voir un psy. Car c’est souvent dans ces moments-là que l’on entame une telle démarche. Aller alors en quête de ce qui a fait cela et de ce que cela fera. Les sacs à dos individuels et danses à deux qui ont mené là.

Je ne parlerai pas de Carole et Jacques. Je vais juste tenter quelques hypothèses concernant les **sacs à dos individuels** d’Edith et de François. Bonnes ou mauvaises, qu’importe ! Puisqu’elles sont toujours portées d’entrée vers la recherche de sens.

#### **François**

François ou l’angoisse de tout bien faire. Le petit garçon parfait. Et qui dit oui.

Et lorsqu’il décide de « se lâcher », cela déborde. Comme ce premier soir chez eux où, « pour jouer », il met dehors (!) toute nue sa toute nouvelle épouse. Il lui fait traverser, en la portant, le seuil de leur demeure, dévêtue, dans le sens inverse du rituel où le mari porte sa femme à l’intérieur, le jour des noces.

Quel était donc son réel désir de se marier ? Edith ne s’y trompait pas, qui lui rappelait in extremis qu’il pouvait changer d’avis.

François, si policé. Le poids de cette perfection à atteindre à tout prix. Cette « **lissitude** » qui jamais ne peut lasser. Quelle était donc sa mission familiale, quelle place

<sup>8</sup> « – Toi, je t’aimerai toujours, dis-je.

Elle se retourne contre le mur et dit seulement :

– Contente-toi de m’aimer tous les jours. »

<sup>9</sup> *Les sentiments*, film réalisé par Noémie Lvovsky, 2003, avec Nathalie Baye, Jean-Pierre Bacri, Isabelle Carré et Melvil Poupaud.

dans la fratrie – et d’ailleurs y en avait-il une, de fratrie ? Peut-être aussi quel milieu social – changement de classe ?

Edith le « trompe » et tout bascule.

Je travaillerais avec lui le droit qu’il pourrait se donner de trébucher.

Je travaillerais aussi avec lui le choix qu’il pourrait (cette fois-ci) se donner de se marier, d’éventuellement choisir (cette fois-ci) Edith « pour de vrai » et d’éventuellement choisir (cette fois-ci) de l’épouser.

Je travaillerais avec lui la question du choix et la possibilité qu’à travers les souffrances qu’il traverse, la vie vienne. Non sur des rails. Mais sur des chemins parfois jouissifs et parfois douloureux. Parfois imprévus.<sup>10</sup>

François qui pourrait peut-être se découvrir. Peut-être avait-il acquis, il y a et depuis longtemps, une compétence particulière à ne pas faire de vagues...

### Et Edith

Edith qui a voulu épouser François à l’église, sinon elle n’y croyait pas.

Avec ses magnifiques vêtements tout en couleurs. Pleine de vie, comme on dit, qu’elle soit avec François, avec Carole ou avec Jacques. Elle dit toujours des choses terriblement sérieuses, Edith, comme font les enfants. Elle dit « *Si je quitte François, je l’aimerais toujours* », elle dit « *Crois-tu qu’on peut aimer deux hommes à la fois ?* » Elle semble mordre la vie à plein sourire, à belles dents. Elle prend les choses bonnes, les choses à prendre ; et elle est généreuse, de ses sentiments et de ses émotions.

A-t-elle été confrontée à la mort, la petite fille blonde et frêle ? A-t-elle perdu, enfant, un être aimé ? Ou risqué de le perdre ? Ou quelque chose d’elle dans une maladie ? A-t-elle côtoyé l’idée de la mort, adolescente ?

Elle aime donc, sans doute, *deux hommes à la fois*. Elle a, sans doute déjà, tant et simultanément aimé. Elle sait cela possible. Elle s’en sait capable. Et elle sait confusément, sans doute, que cela n’est pas « permis ». Le couple monogamique – l’exclusivisme en amour – n’était peut-être pas « fait pour elle ». Mais il est. Là. Partout. Comme un destin, comme une obligation. Comme une loi. Elle a peut-être cru qu’en épousant François à l’église, elle pourrait y croire et s’y inscrire.

Je travaillerais avec elle ce devoir – être là. Et les moyens qu’elle met en place pour tenter d’y adhérer. Le prix que cela coûte, et les renoncements. Le prix d’un autre choix aussi, d’une autre voie. Je travaillerais avec elle la liberté de penser. Car entre exclusivisme et exclusivité, il y a un monde, le nôtre ; celui d’a priori et de préjugés, celui de dogmatisme et d’intolérance. Au mot *exclusivisme*, *Le Petit Robert* renvoie à celui de *sectarisme*. A l’adjectif *exclusif*, il renvoie à ceux de *spécial*, *spécifique*, *particulier*, *unique*, *absolu* et *entier*. Et ce n’est pas la même chose. L’exclusivisme en amour n’était peut-être pas fait pour elle. Je ne sais ce qu’il en est d’une exclusivité librement choisie et décidée...

Je travaillerais ce que chacun « pensait » chez l’autre trouver, qu’il n’avait pas développé. Ce que chacun « imaginait » advenir de lui avec l’autre. Guillemets aux verbes pour en ôter la conscience, la volonté ; l’arrêt vers le sens. S’arrêter pour s’y rendre ; cela qui est le propre de nos espaces de travail, ou le devrait.

Et peut-être que, finalement, Edith n’avait pas « trompé » François. Peut-être avaient-ils été, tous deux, également trompés, bien avant, longtemps avant. Et peut-être déci-

<sup>10</sup> Prévoir, troisième définition dans *Le Petit Robert* : programmer ! Concernant François, et selon mon hypothèse : par d’autres.

deront-ils de se re-choisir (le « re- » est-il, ici, correct ?). Peut-être décideront-ils, amis unis par de semblables blessures, de divorcer.  
Terrain vierge de jugements hâtifs où il leur serait (enfin) donné de décider.

## Et enfin, deux histoires...

### *Première histoire*

Ils se connaissent depuis l'école secondaire. Ils vivent en couple depuis très longtemps. Et Monsieur passe ses nuits avec l'ordi. à faire des jeux, me disent-ils lors du premier entretien, lors de l'analyse de la demande.

En relisant mes notes en vue de cet atelier, je le savais – parce que je sais que je ne « colle » jamais au symptôme – et je l'ignorais – parce que ne plus en parler, à ce point-là, c'est tout de même particulier ! – en relisant mes notes, donc, je constate que la deuxième – et dernière fois – que ce mot d'ordinateur fut prononcé dans notre espace de travail, c'était un peu plus de trois mois plus tard et seulement pour en dire que Monsieur avait résilié, le matin même, son abonnement au jeu auquel il jouait ! La séance précédente (quinze jours auparavant), ils m'avaient dit « Ça va mieux, mais on ne sait pas comment ni pourquoi ».

Il avait donc fallu que le couple « aille mieux » avant que Monsieur n'arrête de jouer à l'ordi.

Qu'avions-nous travaillé pendant ces trois mois ?

Le cycle de vie. Celui de « partenaires depuis longtemps » devenus « parents depuis peu ». Celui de l'achat récent d'une maison en commun.

Les blessures d'enfance où leur quotidien venait « cogner ». Histoires de contrôle pour l'un, de reproches et de jugement pour l'autre.

Qu'avons-nous travaillé après ?

Leur danse à deux. A partir des métaphores relationnelles que je leur avais proposé de construire<sup>11</sup>.

Nos rencontres, en fin de travail, se sont espacées.

Et le blason de leur couple qu'ils dessinèrent au dernier entretien accueillait toute leur créativité. Il évoquait un processus en cours et non figé. Il présentait un espace blanc dans lequel des choses à venir, des choses à créer, pouvaient se déposer.

Peut-être tout cela justement que Monsieur scrutait dedans l'écran. Tout cela qui était bien là, mais auquel tous deux n'avaient plus accès. Et que l'écran cachait.

### *Deuxième histoire*

Michael Stora écrit, en 2006 : « Dans l'avenir, on peut tout à fait imaginer que les deux membres d'un couple jouent, chacun avec son ordinateur, à des jeux *on line* et qu'ils se retrouvent dans le jeu pour s'affronter et exprimer quelque chose de leur rapport de force à l'autre à travers écran interposé (17, p. 165) » (...). Fin de citation.

Nous sommes en 2007 et ma deuxième histoire est celle d'un couple où justement les deux partenaires jouent ensemble et avec lequel je travaille actuellement. La première

<sup>11</sup> Sur cette « technique », créée par Edith Tilmans-Ostyn, l'écriture est en cours... Signalons simplement ici la richesse inouïe du langage métaphorique en thérapie de couples.

fois que je les ai reçus, je me suis dit que c'était un petit ange qui les avait envoyés chez moi ; c'était juste après que nous ayons décidé, Maggy et moi, du thème de cet atelier !

Ils jouaient ensemble depuis plus de deux mois, *non stop*, disaient-ils. Lors de notre premier entretien, ils me font part du fait que leur « plus gros problème, c'est un rapport de force ». Madame disait : « Je joue pour apprendre à me connaître et connaître les autres ». Monsieur disait qu'il se créait deux avatars « par peur de se tromper ».

Plus tard, ils ont pu dire que le jeu leur permettait de « sortir de l'imbroglio » dans lequel leur couple se trouvait, que le jeu leur avait permis de « cesser un temps de parler » tout en se disant des choses par personnages interposés.

Ils se connaissaient depuis sept ans et ils avaient, deux mois avant de commencer à jouer, abordé la question des bébés. L'horloge tournait, comme ils disaient... et je crois bien qu'ils avaient essayé de l'arrêter, de suspendre un temps ce temps qui passait. Ils jouaient à deux toute la nuit et... « il est temps qu'on se réveille », comme ils disaient. L'irritation aujourd'hui l'emportait sur le plaisir de jouer.

Nous travaillons ensemble depuis près de trois mois. Un jour, il y a peu, ils ont jardiné ensemble. Un autre, ils sont allés à une expo. Ils ont osé.

La semaine dernière, nous abordions leurs modes de fonctionnement durant ces sept années. Et c'est de l'un à l'autre qu'ils passaient, se dégageant de l'un pour aller dans un autre, alternativement : le mode « fusion » et le mode « liberté ». Etouffant dans l'un et souffrant dans l'autre.

Fusion et liberté. Il semblerait que ni l'un ni l'autre de ces deux modes ne leur conviennent pour faire un bébé...

Mais, au fond, la fusion, n'est-elle pas une sorte de dépendance maximisée ? Et la liberté une autonomie surdéveloppée ?

Jouer à deux, jouer ensemble leur permettait à la fois d'être plus proches – de « se recréer un socle commun » comme ils disaient –, de maintenir une distance et de ne pas se séparer. Le temps nécessaire, le temps qu'il fallait afin de pouvoir décider du mode qui, désormais, leur conviendrait.

Qu'ils appelleront peut-être : « autonomie et dépendance »... Qui sait ?

## En conclusion

Pour chacun des couples avec un amant virtuel que nous recevons ou pour les ménages à trois avec ordi, il me semble essentiel d'apprivoiser nos peurs, de dépasser nos a priori face au « virtuel ».

Il y a, aujourd'hui, 400 millions de joueurs dans le monde, et le virtuel est le premier des loisirs. Il s'agit bien d'une culture émergente qui s'introduit dans nos espaces de travail. Et les mondes virtuels sont partie intégrante de la réalité de nos patients. Les aventures qu'ils y vivent et les rencontres qu'ils y font viennent réparer, cicatriser ou dévoiler des faiblesses, des peurs, des désirs et des fêlures ; tout cela avec des risques moindres que dans l'autre vie, celle que l'on dit « vraie ». Il me semble, en effet, qu'en plus de ces fonctions évidentes, les mondes et les rencontres virtuels servent parfois de sas – dans le sens d'une pièce qui permet le passage entre deux mondes différents – ou de laboratoire – dans le sens d'un local servant à faire des expériences.

Il me semble utile de réfléchir non seulement aux risques d'addiction, à la violence de certains jeux ou autres facettes hautement psychologisables du cyberspace... mais aussi à nos résistances le concernant.

Le travail de recherche, de curiosité et de découvertes que j'ai fait pour cet atelier m'a aidée à m'approcher des miennes – et à assouplir mes préjugés. Même si je suis consciente du chemin qu'il me reste encore à faire ! Mais je me dis, aujourd'hui, que je le ferai peut-être en m'amusant...

## **Deuxième partie... en quoi « ce n'est pas la même chose »<sup>12</sup>**

Avant même d'être confrontée aux méfaits et aux formes d'infidélités virtuelles et cyberdépendances, j'ai découvert l'apport positif et inducteur de changement de la navigation sur la Toile. La fréquentation des sites de rencontre a généré un changement sociologique positif et a redéfini le rapport homme/femme.

Mes patients m'ont invitée à découvrir cet autre mode de communication, sa richesse comme ses dérives.

J'ai été amenée à me familiariser avec cette nouvelle donne pour mieux cerner ce qui ferait différence dans la création de l'espace thérapeutique.

Mais comme toujours, une fois que cet espace thérapeutique est devenu possible, ce sont les histoires de couple qui sont restées les cailloux du Petit Poucet pour les thérapeutes en recherche.

### **La chance de la toile**

L'utilisation de l'Internet, la navigation sur la toile, est un changement de mode communicationnel dans lequel s'inscrit une très grande partie de la population, tous âges confondus.

#### ***L'Internet n'est donc pas seulement connexion aux dépens de la communication***

On communique via l'Internet, par la voix, par l'image, soutenant au-delà des mers, les liens d'appartenance familiaux et conjugaux, les liens d'amitié, les liens de coopération scientifique, les débats coopératifs.

Tout récemment, un doctorant étranger séparé des siens pour de longues semaines me confiait : « *Sans Skype, ma femme n'aurait pas tenu le coup. Qui sait ? moi non plus !* ».

#### ***L'Internet n'est pas réservé aux seuls adultes « cadres dynamiques entrepreneurs »***

A l'exception de drames pédophiliques intrafamiliaux, les papys communiquent virtuellement avec leurs petits-enfants, ces derniers se faisant très souvent le plaisir de les former au nouvel outil (ce que se refusent à faire leurs propres enfants).

---

<sup>12</sup> Maggy Siméon.



Apport technique, dirions-nous, mais aussi lieu d'échange privé, sans le contrôle des parents ! C'est un lieu où peuvent se déposer les chagrins d'enfants trop seuls ou secoués par les conflits parentaux ; c'est un lieu où peuvent se partager les plaisirs de nouveaux jeux ou apprentissages.

Les familles nucléaires s'élargissent grâce à l'Internet et le lien intergénérationnel se reticote virtuellement. Les pouvoirs de compétence informatique des plus jeunes donnent la réplique à la force structurante de la présence médiatisée des plus âgés.

### ***L'Internet n'est pas réservé aux seuls Européens ou Américains nantis***

Bien au contraire, il autorise les populations moins favorisées et jusqu'ici privées de nombreux accès aux moyens modernes d'éducation, de faire un prodigieux saut en avant.

J'ai pu le constater lors d'une dernière mission en Afrique où la plupart des présentations scientifiques se faisaient avec les supports informatiques et où les collègues relaient comment ils avaient pu *maintenir ainsi le contact si important dans leur culture et être en lien* ; comment ils avaient pu rassembler leurs observations et comparer leurs expériences cliniques avec leurs collègues de province et étrangers grâce à l'informatique.

### ***L'Internet n'est pas réservé aux seuls hommes***

Notre expérience clinique de trente ans d'accompagnement des couples séparés m'a fait constater la nouvelle égalité acquise entre hommes et femmes de la classe moyenne et haute, devant la solitude de la séparation. L'un et l'autre jugulent leur

angoisse, dépassent leur sentiment de solitude par l'utilisation proactive de l'Internet. Je dis bien l'un et l'autre, parce que la garde alternée a mis pères et mères devant les mêmes réalités vécues.

Auparavant, dans la phase monoparentale, l'asymétrie était patente : les hommes renouaient dans les deux ans, les femmes généralement après cinq ans.

Pourquoi ? Moins de sex-appeal ? Pas nécessairement, mais d'autres obligations parentales, et plus de limites financières pour s'en dégager de temps en temps.

A niveau d'âge égal, les mères se voyaient généralement attribuer l'hébergement principal et, comme me confiait l'une d'elles à la carrière très prenante, « *après le job, la crèche, la garderie et le ravitaillement, vous me voyez au Sablon<sup>13</sup> pour draguer ?* ».

### ***L'Internet n'est pas réservé aux jeunes hommes et jeunes femmes***

La fréquentation assidue de la toile est le changement d'habitudes le plus cité par les conjoints sexagénaires masculins et féminins. Ils le disent parfois sur le mode humoristique ou le notent comme symptôme d'un désintérêt conjugal, à une étape de vie où retrouver du sens est vital. Ce désintérêt est surtout regretté par les épouses qui se plaignent alors *de solitude à deux*.

Le portable et la navigation sur la toile offrent aux conjoints un temps et un lieu à soi, un espace-temps qui ne se partage pas ; ils garantissent une différenciation autorisée que procuraient auparavant les espaces professionnels et que la vie en commun tend à estomper. Différenciation et évasion ? Evasion et stimulation ? Evasion, infidélité virtuelle, stimulation et cyberdépendance ?

J.-P. Roussaux (14) soulignait à l'occasion d'une conférence que dans notre société de loisirs, la retraite, le chômage et l'oisiveté étaient des facteurs de risque de dépendance au jeu. D'autres items cités se retrouvaient chez d'autres auteurs pour dessiner les profils des cyberdépendants souffrant de culpabilité, d'une faible estime de soi, dans une constellation familiale et/ou conjugale particulière (codépendance ?) et j'ajouterais dans des pathologies du lien souvent réparables, colmatées et/ou réactivées par la fréquentation des sites.

Nous en venons progressivement aux sites de rencontre, aux sites pornos, aux infidélités virtuelles et aux cyberdépendances. Mais j'ai éprouvé le besoin de rappeler la richesse des apports de la fréquentation de la Toile avant de stigmatiser les formes pathologiques de son utilisation.

### **Les sites de rencontre**

Les sites de rencontre sont avant tout un espace-temps de communication et de rencontre pour ceux qui les consultent.

Les internautes que j'ai interrogés, amis et patients célibataires ou divorcés, sont unanimes (les partenaires mariés en parlent moins aisément !) : les sites sont faciles d'accès, peu onéreux, ouverts pour attirer, consultables au départ de profils dressés à partir des renseignements demandés.

---

<sup>13</sup> Quartier chic de Bruxelles où il fait bon flâner...

Pour devenir membre, on donne son profil et on se situe : sa région, son signe du zodiaque, sa taille, son poids, sa personnalité (un mot), son niveau d'études, ses activités. Les goûts et préférences sont questionnés, de même que l'objectif poursuivi.

Cinq photos sont demandées, soit pour publication, soit pour les réserver au bon profil lors du premier contact.

« Le profil retenu » est informé de la visite et la messagerie se met en place.

Tous répondent explicitement ? Pas nécessairement, certains adhérents retiennent l'information dans un souci de discrétion et par peur d'être identifiés. On peut se demander pourquoi, pourquoi cette retenue ? Sans doute par discrétion socioprofessionnelle dans certains réseaux professionnels ou par peur que soit publiée l'infidélité virtuelle « des toujours accompagnés » ; ou encore pour protéger un espace d'évasion conjugale et de créativité personnelle où tout reste possible puisque *my name is nobody* ?

Et la messagerie se met en place !

Comme le dit Camille Labaki plus haut, « le *chat* permet de jouer à être un autre... de n'être pas reconnu... de ne pas se reconnaître... de jouer à ce que l'on ne s'autorise pas dans la vraie vie ou ce qui nous fait peur ».

De l'avis de tous les utilisateurs, ce moment du *chat*, incognito, est un moment grisant, jouissif, qui peut durer des heures, qui peut se répéter, où le plaisir est premier.

Quel plaisir ? Ils, elles disent : « *plaisir d'être choisi(e) ; de ne pas être seul(e) ; de se découvrir sans retenue et plein d'esprit ; de retrouver les bulles de la vie et non son poids ; de badiner avec l'amour ; de se sentir comme dans un rêve... de se sentir à nouveau quelqu'un, d'exister, de pouvoir jouer à être quelqu'un !* ».

Normalement, l'écrit se tarit après un temps.

S'il se poursuit indéfiniment, patients et amis interviewés l'attribuent davantage aux femmes, prêtes à badiner mais se refusant à toute rencontre effective : femmes craignant l'engagement ; femmes jeunes se refusant à tout échange sexuel ; les quinquas qui espèrent revivre Vérone et la romance de Roméo et Juliette...

Mes collègues cliniciens et moi-même, nous constatons que ceux qui restent de longs mois en chattant sans inscription dans le réel de la rencontre sont :

- d'une part, des conjoints mariés ou en compagnonnage vivant cette infidélité virtuelle « qui ne prête pas à conséquence » comme ils le diront ultérieurement en consultation ;
- d'autre part, des personnalités présentant des troubles psychologiques, qui sont protégées par le caractère virtuel de la communication, personnalités cyberdépendantes, caractéristique partagée par les hommes et les femmes de manière égalitaire pour les sites de rencontre (majoritairement par les hommes pour les sites pornos).

Normalement, l'étape suivante est la phase d'identification, de contact téléphonique et de rendez-vous.

La rencontre effective est une confrontation avec la réalité de l'autre ; le *chat* permettait de garder l'aisance de l'anonymat, de préserver le rêve sur soi et sur l'autre ; de jouer son personnage ; de rêver à l'autre...

Dans le meilleur des cas, la rencontre effective confirme l'espoir du rêve entretenu en chattant et c'est LA rencontre.

Deux des interviewés ont rencontré leur moitié après une dizaine d'écrits, la moitié de contacts, deux rencontres mitigées avant LA rencontre.

Dans de nombreuses situations approchées par la clinique, la rencontre effective laisse transpirer le malaise, l'inhibition voire la peur et les personnages du rêve se découvrent... avec leurs limites où l'alchimie de la rencontre amoureuse n'est pas.

Comme ils le disent parfois avec un brin d'humour «quel film je m'étais fait !», traduisant à leur façon les projections et constructions imaginaires entretenues par l'incognito du *chat*.

Nouvelles formes de rencontres amoureuses, d'infidélités virtuelles, de modes d'addiction. Comment comprendre les mécanismes en jeu dans ces dépendances, comment les définir ?

### **Les nouvelles addictions, quelques définitions...**

Je m'inspirerai particulièrement de l'ouvrage de Marc Valleur et Claude Matysiak (18) pour tenter de définir tout d'abord et ensuite de comprendre les nouvelles habitudes et formes d'addiction.

Comme le décrivent les auteurs, *le processus addictif s'instaure par et pour le plaisir, à la suite d'une rencontre, rencontre émotionnellement et physiquement forte avec un produit, une conduite ou une personne, une rencontre qui « accroche » en fonction des attentes profondes du sujet, d'une recherche implicite... rencontre « fulgurante » à l'image d'un coup de foudre* (p. 10).

Rencontre fulgurante qui accroche, plaisir intense qui se veut reproduit, dont on ne peut pas se passer, qui devient le centre de l'existence. Souvenir des plaisirs liés à l'expérience addictive, *in-quiétude d'une mémoire corporelle* (3, p. 166).

Les auteurs poursuivent en précisant que *l'addiction se définit comme un lien particulier entre un sujet et un objet, relation qui s'inscrit dans un contexte familial, historique et culturel* (p. 11).

#### ***L'objet***

C'est-à-dire, les jeux, les sites de rencontre sexuels et pornos, paradis artificiels qui peuvent provoquer un court-circuit entre le désir et la satisfaction. Ils peuvent également rendre le passage de la réalité moins attractif en permettant d'échapper aux limites de la vraie vie et en offrant l'illusion d'échapper à la solitude.

#### ***Le sujet***

C'est-à-dire l'histoire individuelle et familiale du sujet qui fait référence aux premiers attachements ambivalents ou évitants (18, pp. 167 et 168).

Tout clinicien sait que les troubles de l'attachement peuvent transformer les jeux amoureux en une quête désespérée d'une impossible satiété.

Les relations sexuelles compulsives et les romances à répétitions en sont des trauctions, les scotchés des sites de rencontre et pornos en sont une autre modalité.

## *Le contexte culturel*

C'est-à-dire un monde qui exalte le plaisir en effaçant le désir, ce que soulignent plusieurs analystes et philosophes.

Gagnepain (2) à son tour, insiste sur le passage des pathologies de l'inhibition à des pathologies de l'excès, de l'agir dont les addictions font partie.

Georges Devereux (1), quant à lui, décrit les pathologies liées à la culture dont les caractéristiques majeures sont le plaisir immédiat, la satisfaction de tous les besoins et l'isolement du sujet dans une relation à des objets manipulables au détriment des relations sociales et affectives.

Côté mutations au sein du couple, les sociologues sont intarissables sur la valorisation de l'autonomie des partenaires et sur les libertés nouvellement acquises par les femmes (sexuelles, financières, légales). Ces éléments ont redéfini le rapport de genre et rendu la liberté d'élection aux deux conjoints, incluant la liberté de choix sexuel et amoureux.

Ma clinique du couple le confirme : l'érotisme partagé et permis socialement, la frigidity féminine étrangement disparue et l'invite sexuelle autorisée pour les deux protagonistes semblent s'inscrire avec jubilation sur la bannière des couples modernes, que je rencontre.

Vraiment ? Mais à quel prix ? Un peu trop souvent, me semble-t-il, en associant liberté, solitude et violence.

Violence ? On voit effectivement augmenter les formes de violences-punitions et les subtiles violences (15), expressions malheureuses de tentatives désespérées pour ramener le conjoint dans le giron du couple et pour les maintenir à deux dans leurs rôles complémentaires plus sécurisants.

Ces violences ont-elles vraiment augmenté ? Rien n'est moins sûr, mais les thérapeutes en sont davantage informés puisqu'on les consulte pour cela.

Violence aussi rencontrée dans l'abord des cyberjalousies (12, pp. 190-200) où l'espionnage conjugal high-tech est une subtile violence en réponse aux angoisses, incertitudes, et violences communicationnelles soulevées par le conjoint virtuellement et/ou réellement infidèle. Sans avoir à leur disposition le même arsenal que leurs cousins américains, les conjoints belges sont également pas mal futés pour retracer sur la toile le chemin parcouru par leur partenaire scotché aux sites de rencontre, sexuels et pornos.

Liberté et solitude ? Michela Marzano dit à ce propos : « Libres, car égales aux hommes, les femmes se retrouvent aujourd'hui plus seules que jamais, avec des hommes à nouveau clivés, qui ne peuvent pas les satisfaire sexuellement car ils les estiment trop ; qui ont besoin de bander devant la soumission des "filles faciles" ; qui vont sur Internet et qui se masturbent devant les femmes qu'ils peuvent traiter de "salopes" » (9).

La clinique du couple le constate ; les sites sexuels et pornos deviennent cohabitants de la maison-couple. Ils sont consultés par l'un ou l'autre en cachette ; par l'un et

l'autre conjointement dans des jeux à trois explicites, dans une recherche de sexualité plus transgressive...

### **Les sites sexuels et pornographiques : érotisme, porno et addictions ?**

*« Nomade, incertaine, boulimique et anxieuse, la sexualité contemporaine est d'abord solitaire. Et cela jusqu'au vertige. Tout se passe comme si elle avait congédié l'autre dans son humanité pour jouir enfin d'une pleine et angoissante autonomie. »*

J.C. Guillebaud

A mes yeux, Michela Marzano est celle qui aujourd'hui appréhende le plus justement et le plus courageusement le malaise de la sexualité et les bouleversements introduits par le Net dans les modalités de l'amour. Elle m'a offert des mots pour le dire et des clés de compréhension de la clinique à laquelle j'étais confrontée. Je lui emprunterai donc les définitions pour nommer et décrire cette nouvelle réalité.

Selon Michela Marzano, l'érotisme est une rencontre en mots et en images de la rencontre sexuelle et de tout ce que cela implique en termes de peurs, d'attentes, de désirs, d'espoirs, de frustrations, de failles. A l'érotisme implicite, subtil et noble, le porno oppose l'explicite, le grossier, jusqu'à l'ignoble.

Le porno actuel est un paysage où la rencontre sexuelle devient très vite un rapport de force et de domination, une relation entre maîtres et esclaves, sujets et objets, activité et passivité. Dans le porno, le regard est important, regard qui transforme les choses, qui laisse des traces, qui marque, qui réduit à un objet, objet dont on voit des parties, corps morcelé et soumis. Le porno prétend montrer l'acte sexuel en tant que tel. Tout y est simple, l'autre est un objet.

Comme le rappelle l'auteur, la pornographie pose un problème éthique, par ce que l'individu devient un objet interchangeable. Le sujet est devenu objet. Et tout est permis entre objets. Or, si tout est imaginable, tout n'est pas réalisable.

La pornographie se caractérise par la répétition, la performance, l'accumulation et la multiplication ; monde irréel où la jouissance ne connaît ni l'échec, ni la faiblesse. Or, comme le rappelait sagement Armand Lequeux, gynécologue et sexologue, « nous boitions tous dans notre sexualité ».

Une collègue relatait avoir traité des femmes nymphomanes, qui chattaient tous les soirs et couchaient toutes les nuits... cyberdépendance et compulsion sexuelle étant dans ce cas étroitement liées.

Je me suis lancée avec curiosité sur les sites sexuels et pornos. Et, pour garder le courage de poursuivre ma recherche et soutenir la vision de certaines images, il m'a fallu me convaincre éthiquement que je devais en savoir plus pour comprendre mes patients et me dire que Marzano, Valleur, Pasini, tous professionnels engagés, avaient bien dû s'y prêter.

Il est très facile d'y entrer et je peux imaginer combien pour les accros du sexe hot, il est difficile d'en sortir. Car, après avoir rassuré le Net que vous aviez bien 18 ans, tout est possible.

En trois clics, vous êtes invités aux rencontres sexy et coquines, aux rencontres sexuelles chaudes, au sexe illimité, au X show très hot, au porno totalement gratuit et à sa galerie la plus XXX du plaisir tout de suite. Ça ne vous coûtera rien, mais dans un petit sursaut moral, il vous est demandé de déclarer que vous n'êtes pas choqué par les images à caractère érotique et porno, vous invitant dans ce cas à sortir immédiatement de ce site. Si cela n'est pas un double message, je n'ai rien compris à Watzlawick ! Le porno-images vous propose la galerie photo-fellation, le sexe chaud par Webcam où l'on vous dit « venez et éprouvez-le vous-même ».

Ma clinique m'avait confrontée à des étudiantes traumatisées après un bizutage particulièrement hot au cours duquel les épreuves les plus scatologiques (exemple : uriner sur l'autre les yeux bandés, et autres...) ne leur avaient pas été épargnées ! C'est à se demander si les vieux poils trouvent leurs idées sur les sites avant d'initier leurs jeunes proies, car les scènes relatées sont largement proposées sur le site.

Les professionnels – policiers, magistrats et psychosociaux – qui ont à traiter les traumatismes des tournantes pourraient s'informer par le site qui montre les comportements que le sujet terrorisé et traumatisé aura bien du mal à leur décrire.

Michela Marzano n'exagère pas. La clinique de la névrose ne fournit pas toujours la mise en image dont les thérapeutes ont besoin pour aborder cette clinique de l'extrême et du pervers.

Pour en revenir plus concrètement à ma clinique actuelle, à la suite de la présentation de Camille, je voudrais illustrer brièvement ce qui fait différence dans l'instauration du processus thérapeutique.

## Illustrations cliniques

### *L'ingénieur et l'artiste*

#### *La belle quarantaine, deux enfants adolescents*

Leur souffrance ? Une solitude à deux où l'on parle sans dire tout en disant, mais de quoi au juste ? Un bateau-couple en perdition, liaison malheureuse où on ne peut se quitter, mais qu'est-ce qui relie encore ?

*« L'a-t-on jamais su », dit l'artiste ? « Je me soigne pour comprendre ce qui se passe, moi qui sculpte et ne rapporte pas ; évidemment je suis la malade et j'en suis malade, de tout et de rien, de cette atmosphère lourde où ce n'est jamais le sujet, le bon, où ça ira quand il aura fini, quoi au juste... je ne veux plus être approchée, c'est du non-sens, il n'est pas là (dans la relation), pourquoi y serais-je ? »*

*« C'est simple, je suis débordé », dit l'ingénieur, « mon travail, mes voyages professionnels si épuisants où se produisent tant d'événements riches. Je n'attends qu'une chose, c'est de reprendre les relations. Si tu essayais d'être autre, qui sait, je serais moins nerveux, avec tout le travail que j'abats toutes les nuits, sans te déranger depuis mon installation informatique dans la buanderie. J'ai tellement de dossiers à traiter, de choses à gérer ailleurs, de quoi parlions-nous ? Parlons-nous pour te soigner. Reprenons rendez-vous pour nous parler... comme d'habitude. »*

Ceci résume deux mois de thérapie, plus ou moins cinq séances d'échanges empreints de subtiles violences communicationnelles qui auraient ravi Laing et Watzlawick, mais pas moi. Je m'égare avec eux dans un brouillard londonien étouffant,

malgré mes tentatives de clarification ou mes replis stratégiques pour donner le temps au temps et maintenir le lien ténu qui nous relie.

Une question vitale me traverse, qu'est-ce qui peut bien les faire vivre dans une mort si lente, question que je leur pose.

L'artiste s'éclaire d'un sourire : « Ma sculpture ».

L'ingénieur se tait et encombré lâche : « Mes voyages ».

Je lui demande « informatiques ? ». Il répond sèchement que « c'est du travail ! », mais le non-verbal est suffisamment explicite pour que je reçoive le message et que les séances suivantes traitent de la « vie donnée par les voyages informatiques ».

Plusieurs séances seront nécessaires pour sortir du déni et créer un espace de parole ; pour ouvrir le processus thérapeutique à la reconnaissance d'une passion cachée et entretenue virtuellement qui donne sens à la présence-absente ; à la fréquentation des sites pornos « seulement en fin de nuit » ; pour confronter l'artiste à son non-désir du couple et à sa décision d'y mettre un terme.

Ils se sont quittés avant d'en mourir, sans se tuer et pour re-vivre.

### *A deux, à trois et pourquoi ?*

Ils sont beaux, intelligents, jeunes et branchés. Ils consultent les sites sexuels ensemble pour donner du peps à leur sexualité. Ça se fait dans leur milieu branché, pourquoi pas eux ?

Pourquoi consulter dans ce cas ?

Parce ce que ce qui était LEUR plaisir est devenu le sien en cachette : elle l'a surpris connecté, en conversation hard dans un forum, en maillot et utilisant la WebCam.

Depuis lors, rien ne va plus : elle n'a plus confiance, le harcèle de questions, sans réponse qui puisse la rassurer. Il la traite de bêttement jalouse, elle le qualifie de pervers. La tension monte et elle pense même se séparer, car pour elle « leur "nid" a été piétiné, il y fait froid, il y a trop de courants d'air ».

Elle ne s'adresse qu'à moi, sans le regarder. Je lui demande ce qui pourrait lui donner chaud et réduire les courants d'air. Elle répond du tac au tac : « Savoir jusqu'à quand, il y avait un nid sans courants d'air ».

Il proteste mollement puis, très ému, reconnaît que « c'est quand elle a souhaité se marier... que ça lui a pris et que ça ne s'est plus arrêté... que sa terreur était qu'elle le découvre et qu'il est même soulagé même si elle décidait... »

Elle le regarde... la thérapie est commencée.

### *Quand les ados s'en mêlent !*

« Maman est déprimée, c'est chronique ; papa est gentil, mais on ne sait pas ce qu'il pense, vous feriez bien de les voir, c'est pas la joie entre eux, moi ça va ! C'est eux qui en ont besoin ! » dit l'adolescente adressée par sa mère pour ses phobies d'exams. Invités à trois, mère et fille se disputent quant à la définition du problème, et l'adolescente finit par sortir en claquant la porte. Le silence s'installe.

Je leur demande si ce sont ses habitudes ou si elle a voulu me confier ses parents.

La maman ricane un peu sur les pratiques psy, et le père reparle de sa fille et du conflit qui oppose mère et fille. Je le rassure que, de cela, nous parlerons avec les protagonistes concernés, mais que je reste perplexe quant au comportement de leur fille qui nous a laissés à trois. Ils n'en voient pas la raison et s'étonnent que je semble lui donner raison.

Nous nous quittons en refixant un nouveau rendez-vous familial.

L'adolescente demande un rendez-vous de toute urgence, parce qu'elle fait une crise d'angoisse avant les examens. J'accepte pour autant que nous puissions nous revoir en famille ultérieurement.

Le secret est déposé dans une crise de larmes: «*Papa se chipote tout le temps en regardant du porno, c'est dégoûtant, c'est la honte!*».

Elle le sait depuis les examens de Pâques, « elle a peur des examens depuis lors, c'est toujours une mauvaise période, elle reste plus tard pour étudier et la TV est sur la mezzanine ».

L'espace thérapeutique vient de s'ouvrir, laissons entrer la famille !

## La création de l'espace thérapeutique

Ces consultations sont souhaitées après un long parcours conjugal de malaise, de subtile violence communicationnelle, de climat lourd, inquiétant – éléments favorables aux flambées paranoïdes ou plongées psychosomatiques.

Ce qui fait différence avec une consultation classique de couple, c'est que le processus thérapeutique ne s'amorce que par une publication, par la reconnaissance des faits, du jeu, de l'existence de l'autre virtuel, de la compulsion dont on ne sortait plus.

Sortir du déni, de la banalisation, publier, rendre présent l'autre qualifié de virtuel, l'autre (voyeur/co-auteur du jeu et de l'échange), rend donc possible l'échange inter-subjectif.

Celui qui est ainsi amené à reconnaître à la fois sa dépendance et son désir de la vivre, assume la responsabilité de ses choix et de leurs conséquences.

Le processus thérapeutique s'ouvre alors à une remise en relation des différents protagonistes, remise en liens, en mots, en couple, en famille.

Peut alors se raconter l'histoire méconnue et se vivre une reprise-déprise de la danse conjugale et/ou familiale.

*Maggy Siméon*

9, avenue Sainte Gertrude  
1348 Louvain-La-Neuve, Belgique

## BIBLIOGRAPHIE

1. Devereux G. (Cité dans Valleur, p. 34, cf. réf. 18).
2. Gagnepain J. (1990): Corps à corps, in *Violence, délinquance, psychopathie*, P. U., Rennes.
3. Jacquet.M. (2001): *Clinique de l'abstinence, l'inquiétude d'une mémoire corporelle*, cité dans Valleur (voir ci-dessous 18).
4. Kundera M. (1970): *Risibles amours*, Gallimard, Paris.
5. Kundera M. (1995): *La lenteur*, NRF, Gallimard, Paris.
6. Labaki C. (2007): Le blason, sens dessus dessous, *Thérapie Familiale*, 28, 3, 249-263.
7. Laing R. (1971): *Soi et les Autres*, Gallimard, coll. Essais, Paris.

8. Lepastier S. (2003): *Nouvel Observateur*, 2031, 9 octobre 2003.
9. Marzano M. (2006): *Malaise dans la sexualité*, Lattès, Paris.
10. Moravia A. (1973): *L'amour conjugal*, coll. Folio, Denoël, Paris.
11. Neuburger R. (2000): *Les territoires de l'intime*, Odile Jacob, Paris.
12. Pasini W. (2004): *La jalousie*, Odile Jacob, Paris.
13. Pennac D. (1989): *La petite marchande de prose*, Gallimard, coll. Folio, Paris.
14. Roussaux J.P. (2007): *Jeux de hasard, chances d'addiction*, Communication aux Journées recherches de l'UCL, 23.03.2007.
15. Simeon M., Labaki C. (2008): *Quelques subtiles violences au sein du couple* (à paraître).
16. Stora M. (2005): *Guérir par le virtuel*, Presses de la Renaissance, Paris.
17. Tisseron S., Missonier S., Stora M. (2006): *L'enfant au risque du virtuel*, Dunod, Paris.
18. Valleur M., Matysiak J.C. (2004): *Les nouvelles formes d'addiction*, Flammarion, Paris.